

LES GEAS.

LEGENDE ALSACIENNE.

La conversation était tombée sur des prouesses d'animaux, et un particulier, sur le secours que certains d'entre eux prêtent quelquefois à la justice. Quelqu'un raconta l'histoire du terréneuve voyant un voleur s'introduire dans la propriété de son maître, se jeta sur lui, le mettant en pieux état, puis le gardant à vue jusqu'au matin en consentant à abandonner sa faction qu'à l'arrivée des gendarmes.

De là on passa au merveilleux, en évoquant le souvenir des fameuses grès d'Ibicus, et mon ami Albert intervint à son tour dans le débat.

Vous me rappelez, dit-il, une légende que j'ai recueillie jadis, dans un voyage en Alsace. J'étais à Saverne, dans le Bas-Rhin; je rayonnais de là, visitant tous les châteaux en ruines des environs... et Dieu sait s'il y en a! Partout je me faisais raconter par les bonnes gens—paysans ou bucherons—les naïves traditions qui se rattachent à ses vieux castles, et qui prenaient dans leur bouche une pittoresque saveur de terroir que je ne puis malheureusement leur conserver.

Sur la montagne, non loin de la petite ville de Neuwiller, qu'ilques murs tombant de vétusté rappellent encore le château de Herrenstein, (littéralement : pierre des seigneurs.) Je ne pus apprendre l'étymologie de ce nom, mais on me montra, à un quart d'heure environ du manoir détruit, une sorte de petit plateau dominant la vallée, où s'élevait autrefois un ermitage.

Les ermites, vous le savez, étaient fort nombreux au moyen-âge. Ils se retiraient en un endroit agreste et isolé, pas trop loin des humains, pourtant, bâtaient eux-mêmes une cabane pour se loger, une chapelle pour servir de lieu de pèlerinage, et menaient là une existence calme et monotone de prière et de contemplation, vivant des libéralités des fideles.

Or, à une lointaine époque un bon veillard habitait là. Sa piété, sa douceur, sa charité lui avaient valu dans toute la contrée une réputation de saint, d'inspiré, à qui l'Eternel se révélait en de miraculeuses visions. Les malheureux et les affligés le visitaient. Il trouvait pour chacun de sages conseils, des aumônes et des remèdes efficaces; il guérissait même des malades rien qu'en leur imposant les mains.

Un jour, un jeune moine ou plotôt un homme d'guisé en moine arriva à Neuwiller et entra à l'abbaye. Tout couvert de poussière, hâve et fatigué, il semblait venir de bien loin, avoir couru longtemps les grands chemins. Il ne voulait point d'a bord dire ce qui l'amenaient dans le pays ni vers quelle destination il se dirigeait. Il s'enferma dans un mutisme méfiant et soupçonneux, étudiant les gens comme s'il eût vu en eux des ennemis.

Cet homme ayant commis un crime, avait dû fuir en hâte son pays, afin de chercher ailleurs un refuge. Il errait depuis un mois, ne se sentant nulle part en sûreté, en quête d'un lieu tranquille où il put se cacher, loin de ceux qui le recherchaient sans doute.

Cependant, son souper achevé, il demeurait dans la salle, égarant son roisair par contenance, épiant du coin de l'œil les allants et venants, écoutant les propos, prêt à en faire son profit.

L'hôte, sa femme et ses filles, installés près de l'âtre, devisaient

avec quelques voisins. Après avoir conté les petits événements de la ville, il se mirent à parler du pieux ermite qui comptait un nouveau miracle à son actif : un pauvre homme, tout perclus de douleurs, après s'être fait porter à la chapelle, en était revenu marchant sans bâton.

Chacun renchérissait sur les vertus du solitaire, chacun apportait son exemple à l'appui et le frère Joseph—c'était le nom du moine—fut bientôt au courant de tout ce qui concernait l'anachorète.

Il faudra que j'y monte, demain, dit l'hôtelier, j'ai là pour lui une poule, une motte de beurre et des œufs frais.

Si vous voulez bien vous charger de mon offrande, répondit une paysanne, cela m'éviterait la course. Je lui destine une belle truie et un rayon de miel.

Plusieurs firent la même demande à l'aubergiste, qui accepta toutes les commissions.

Le faux moine écoutait, hésitant encore, les yeux allumés de convoitise.

Enfin il se leva, et s'approchant du groupe :

Mes bonnes gens, dit-il, avec une hypocrite douceur, vous parlez, je crois, du pieux ermite du Herrenstein ?

Oui, mon père.

Eh bien, si vous voulez, je lui apporterai vos présents, car demain, dès la première heure je compte monter à sa cabane.

Vous le connaissez donc ?

Non, mais c'est l'évêque de Metz qui m'envoie vers lui. Touché des mœurs si pures et des grandes vertus de ce saint homme de Dieu, il l'appelle auprès de lui afin de le mettre, dans sa vieillesse, à l'abri du froid et des orages de la montagne. C'est moi qui suis désigné pour le remplacer. J'ai l'ordre de le conduire, par l'autre versant, jusqu'à la route de Metz où il trouvera les gens de l'évêque, puis de m'installer dans son ermitage. Je tâcherai, mes bons amis, de le remplacer de mon mieux auprès de vous, ajouts-il avec onction, en levant les yeux au ciel.

Il avait en donner tant de vraisemblance à son récit, il parlait d'un ton à la fois si doux et si rassuré, que les assistants ne mirent pas un instant en doute la vérité de son explication. Quoi de plus naturel que l'évêque voulut accorder un peu de bien-être à un si noble et si fidèle serviteur de Dieu, et lui permettre de passer à l'abri ses derniers jours ? L'habit même du frère inspirait confiance et écartait tout soupçon.

Quelques-uns pourtant manifestèrent le désir de dire adieu à l'anachorète avant son départ.

Vous n'en auriez pas le temps reprit le faux moine. L'évêque désire formellement que j'y monte demain, au lever du jour et que je l'accompagne immédiatement jusqu'à la première halte de son voyage. J'ai, en outre, à lui donner quelques instructions absolument secrètes, pour lesquelles il importe que nous soyons seuls.

Et frère Joseph, pour couper aux questions, prétextant sa lassitude pour se retirer laissant ses interlocuteurs déplorer, avec des regrets et des soupirs, que leur bienfaiteur fut perdu désormais pour eux.

L'aube pointait à peine quand le moine fit son entrée dans la salle basse. Il se chargea des présents que l'hôte avait préparés pour l'ermite : bon vin pour le reconforter en route, toute sorte de friandises pour lui rappeler ses amis de Neuwiller. Le jeune religieux se fit indiquer son chemin et, d'un pas agile, se mit à gravir la montagne.

Le saint homme était à genoux, en oraison, devant sa cabane, dans une telle extase qu'il n'entendit même pas s'approcher le faux moine.

Celui-ci, sans hésiter, se débarrassa de son fardeau, saisit un poignard caché dans sa robe, et, d'un seul coup, étendit l'anachorète sans vie sur le sol, les mains jointes encore pour sa dernière prière. Le frère, penché sur sa victime, s'assura que le cœur ne battait plus, puis, se relevant, il s'occupa de chercher une place où il put l'enterrer.

A ce moment, un cri rauque le fit tressaillir. Il se crut découvert et regarda avec épouvante autour de lui. Mais non, là-haut dans les arbres, deux geais faisaient manœuvrer le feuillage, et leurs voix l'avaient effrayé.

Rassuré, il continua ses investigations, choisit un petit espace plane, au pied d'un rocher, enleva de larges plaques de mousse, y déposa le cadavre, et l'ayant recouvert, remit soigneusement la mousse, afin de cacher la terre remuée. Alors avec un sourire de triomphe, il alla prendre possession de son nouveau domaine où désormais il vivrait tranquille, à l'abri des poursuites, nourri et choyé par les braves gens de Neuwiller.

Comme il entrait dans la cabane, les cris des geais se firent plus bruyants et plus sauvages. Les oiseaux voletèrent, agités, avec des battements d'ailes, éveillant les échos de leur voix stridentes, puis, pesamment, ils prirent leur essor.

Frère Joseph, tout à la satisfaction de voir si bien réussir son plan, n'y prit point garde.

Il fit un feu, apprêta l'une des succulentes volailles qu'il avait apportées, et, pour son repas, s'installa devant la porte, sous un arbre, en face du gracieux panorama de la vallée étendue à ses pieds.

Le lendemain matin, en sortant de sa cabane, il fut frappé d'entendre de nouveaux geais. Il y en avait quatre maintenant, et leurs voix rauques lui rappelaient son effroi de la veille, au moment du crime. Cependant, bientôt ils s'envolèrent, et le moine n'y pensa plus.

Dans la journée, il reçut quelques pèlerins, les séduisit par son aimable accueil, leur donna des conseils, leur indiqua au hasard des drogues qui devaient les guérir et accepta avec condescendance les dons qu'ils apportaient.

Ainsi se passa une semaine. L'ermite, très satisfait de sa nouvelle condition, vivant grassement dans l'oisiveté, n'avait qu'un souci puéril dont il était presque honteux : les geais. Chaque matin, à l'heure précise de l'assassinat, ces oiseaux venaient s'abattre sur les sapins, en troupe de plus en plus nombreuse. Quelques-uns marchaient avec agitation à la place où le vieillard était tombé, et fouillaient le sol de leur bec : d'autres voltigeaient autour du moine, s'approchaient jusqu'à lui donner de vigoureux coups d'aile, l'étonnaient de leur furieux ramage, et, quand ils s'en allaient enfin, le laissaient inquiet et troublé. Peu à peu il ne put se défendre de penser sans cesse, avec une vague et mystérieuse terreur, à ces visiteurs étrangers : il guettait chaque oiseau qui passait dans le ciel, se méfiait des pigeons et des hirondelles, croyant toujours reconnaître les remords vivants qui le harcelaient.

Enfin, le neuvième jour, il vit un vol de geais arriver vers lui, au-dessus de la vallée, si épais, si compact, qu'on eût dit un immense nuage noir obscurcissant le ciel. Il voulut fuir, éperdu, glacé d'épouvante

devant leur air menaçant; mais les oiseaux, de toutes parts fondirent sur lui, se perchèrent sur ses épaules, sur sa tête, sur ses bras, s'attachèrent à ses vêtements, les lacérèrent de leurs griffes, les arrachèrent par lambeaux. D'autres, becquetant ses pieds, lui causaient d'atroces douleurs. En vain il s'efforçait de les chasser; ils revenaient, plus furieux et plus voraces. L'ermite ne savait comment lutter contre ses agresseurs; il faiblissait, ses jambes écorchées le soutenaient plus, chancela, tomba, ne put se relever. En un instant, il fut couvert par les saillants, ce n'étaient sur tout son corps, qu'ailes grises pointillées de bleu qui s'agitaient, que pattes acharnées qui gratèrent, déchiraient sa chair. Les longues plantes du malheureux se mêlaient, sinistres, aux cris des geais.

Maintenant il comprenait : une force supérieure intervenait contre lui, pour le châtier.

Un instant, son visage resta découvert, et il aperçut, au détour du sentier, un petit père qui regardait muet d'horreur, et une puissance invincible le poussa à révéler son secret.

Enfant, murmura-t-il d'une voix éteinte, cours à la ville, raconte ce que tu as vu, et dis à tous que c'est la justice de Dieu qui m'a frappé... car je suis un assassin... j'ai tué le saint homme... pour prendre sa place... et.....

Il ne put achever; son souffle s'éteignit; il était mort.

Le père s'enfuit à toutes jambes sans oser se retourner, tandis que les geais, avec une clameur de triomphe, se dispersaient aux quatre vents du ciel.

JEAN RIVAL.

LES FEMMES SOLDATS.

Il n'est pas aussi rare qu'on pourrait le croire, ce fait extraordinaire d'une femme ayant partagé la vie des camps. M. Le général Thoumas dans un des derniers articles qu'il ait écrits et que publie "La Vie contemporaine", en cite plusieurs exemples.

Marie-Angélique Duchemin naquit le 20 février 1772 au régiment de Limozin dans lequel son père servit quarante-deux ans; elle avait deux frères au régiment. Mariée à dix-sept ans à un soldat André Brulon, elle resta veuve à moins de vingt ans avec une petite fille. Le désespoir la rendit folle; elle prit l'uniforme, apprit le métier militaire et se comporta en vrai soldat: elle fut nommée fourrier en 1763. Blessée plusieurs fois, dont une fois grièvement à la cuisse par un éclat d'obus, elle entra aux Invalides après sept ans de service. En 1822 on la nomma sous-lieutenant à titre honorifique et le 15 août 1851, elle fut décorée de la Légion d'honneur. L'adjutant général Couthaud raconte qu'en 1815 elle était toujours en tête de son détachement dans les sorties continuelles de la garnison de Calvi. C'était un modèle de courage, de justice et de sévérité. La veuve Brulon est morte en 1854 à l'âge de 82 ans.

L'armée vendéenne offrit peu d'exemples de ces dévouements poussés jusqu'à la mort eût été contraire aux règles posées par les premiers chefs de l'insurrection. Le camp de Légé, on se tenait M. de Charette, qui commandait l'armée du Bas-Poitou, avait son cachet particulier. Des femmes jeunes et belles, attirées là par sa réputation d'audace et de galanterie, tenaient autour du général une espèce de cour d'amour. Parmi elles on distinguait au premier rang Mme de La Rochefoucauld, qui, aussi intelligente que brave et belle, avait con-

quis tous les cœurs. Un jour qu'elle voltigeait sur le flanc de la colonne, accompagnée par son fermier Thomasseau un simple paysan, tous deux furent enveloppés, pris par les Bleus, conduits aux Sables-d'Olonne, condamnés à mort et exécutés. On raconte que Thomasseau aimait en secret sa belle et noble maîtresse et qu'il ne lui révéla la respectueuse passion dont elle était l'objet que quelques secondes avant d'être frappé.

Après l'affaire de Thonars la division de Lescure ayant été dispersée par les Bleus, le cadavre d'une fille fut trouvé sur le champ de bataille, les armes à la main. La veille de la bataille, cette héroïne s'était présentée à Lescure et lui avait dit: "Mon général, je suis une fille, Mme de Lescure le sait, et elle sait aussi qu'il n'y a rien à dire sur mon compte; c'est la bataille, demain, faites-moi donner une paire de souliers. Après avoir vu comme je combats vous ne me renverrez pas." En effet, elle combattit sans cesse sous les yeux de M. de Lescure et lui cria: "Mon général, vous ne me dépaserez pas, je serai toujours plus près des Bleus que vous..." Cette fille, qui se nommait Jeanne Robin, fut tuée dans la mêlée.

IL FAUT TUER LE VIEUX HOMME.

Voici une curieuse anecdote sur M. Olier, le fondateur de la société de St Sulpice, qui vient de célébrer sa fête patronale.

S'inspirant d'une pensée de Saint Paul, M. Olier exhortait un jour les jeunes prêtres qu'il avait groupés autour de lui, à tuer en eux "le vieux homme" et ces mots: "Il faut tuer le vieux homme," le "vieux homme doit mourir", revenaient sans cesse dans son discours. Or les fenêtres de la salle où parlait M. Olier étaient restées ouvertes, le jardinier de la maison—qui était septuagénaire et travaillait à quelques pas de là—entendit cette menace homicide, et comme il n'y avait d'autre villaard que lui-même dans la commune, il courut plus mort que vif, trouver sa femme et lui fit part aussitôt des noirs projets qu'il venait de surprendre.

Nous ne pouvons rester une minute de plus dans la maison, conclut il. Je ne sais pas ce que M. Olier a contre moi, mais bien sur qu'il veut me faire périr. Il a dit aux autres qu'il le fallait absolument, et ils avaient tous l'air d'être de son avis.

Un quart d'heure après, M. Olier trouvait le brave homme en train de faire ses malles. Il eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que ses jours n'étaient pas en danger. Cependant le jardinier resta à son service et le fondateur de Saint Sulpice rit beaucoup de l'aventure, qu'il trouvait fort plaisant et qu'il aimait à raconter.

POUR RIRE.

Effet de la foudre: Un anglais racontait à table qu'étant à Naples en train de prendre le thé avec sa femme, le tonnerre était entré dans la chambre et que la pauvre femme avait été réduite en poussière.

Ah! mon Dieu, s'écria un des convives, et qu'avez-vous fait? Qu'avez-vous dit?

L'anglais froidement; J'ai serré et j'ai dit: "John, balayez-milady."

Une dame portant un chapeau de forme plus qu'étrange interroge un paysan; Voyons, Baptiste, quelle forme de gou, vernement aimeriez-vous le plus?

C'est égal, Madame, pourvu que ça se soit pas comme la forme... de votre chapeau.....

Alphonse.—Je n'ai jamais entendu parler de la mort subite d'un pètet.

Henri.—La belle bistrotte! La faine ne produit que des morts lentes.

La servante.—Il y a à la porte un pauvre homme qui a deux jambes de bois.

Madame, (jeune mariée)—Qu'est ce qu'il y a moyen de faire avec deux jambes de bois. Dites lui que nous n'en avons pas besoin.

Trois enfants de la Germanie, un Saxon, un Bavarois et un Prussien, sont en promenade. Ils s'arrêtent dans une auberge, prennent un verre de bière, paient et s'en vont.

L'Imprimerie

L'IMPARTIAL.

L'IMPARTIAL est le seul journal français dans l'île du Prince Edward. Ayant trois bonnes Presses à notre disposition, nous sommes en mesure d'exécuter, en français, et en anglais, dans les derniers goûts, et à des prix modérés, toutes sortes d'ouvrages tels que

- Tete de Comptes,
- Tejdes Lettres, Adresses,
- Brochures,
- Cartes d'Affaires, rtes de Visites,
- Envelopes,
- Blancs pour Magistrats, Blancs pour Avocats, Circulaires, Placards, Billets, Memorandums

Envoyez nous vos commandes nous garantissons satisfaction.

F. J. BOURG, Editeur-Propriétaire,

Tignish, Bloc Châsson, I. P. E.

Hotel Eureka

WATER ST., CHARLOTOWN

Voiture gratis pour recevoir les lettres et les bateaux à vapeur.

Prix modérés. Table de première Classe.

C. A. BENOIT-PROPRIETAIRE

DETECTIVE

We want a man in every locality to act as private Detective under our instructions. Experience unnecessary. Stamp for particulars. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Indianapolis, Ind.

A. POIRIER,

Marchand de Marchandises Sèches, Epicerie, Quincailleries, Chaussures, Farine, Thé, Tabac, etc.

Depuis que j'ai ouvert mon nouveau magasin, je suis dans une position de satisfaire la public mieux que jamais. Produits de toutes sortes pris en échange pour marchandises.

J'ai aussi dans mon magasin un Téléphone pour la commodité du public.

ST. LOUIS, I. P. E. No 9 93

AUX SECRETAIRES DES COMMISSAIRES D'ECOLLES

Nous avons en mains une quantité "d'Assessment Bills" pour Taxes Prix modérés

Your Stomach Distresses You

after eating a hearty meal, and the result is a chronic case of Indigestion, Sour Stomach, Heartburn, Dyspepsia, or a bilious attack.

RIPANS TABULES

Promote Digestion, Regulate the Stomach, Liver and Bowels, Purify the Blood, and are a Positive Cure for Constipation, Sick Headaches, Biliousness, and all other Disorders arising from a disordered condition of the Liver and Stomach. They act gently yet promptly, and perfect digestion follows their use.

Medicine Chest, and should be kept for use in every family.

Price, 50 Cents a box. At Dispensaries, or by mail, RIPANS CHEMICAL CO., 10 BRADDOCK ST., NEW YORK.

PATENTS

Can I obtain a Patent? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Instructions concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical Patents taken through Munn & Co. recent special notice in the Scientific American, and other papers, is sent free. This splendid paper, largest circulation of any scientific work in the world, \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$1.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new inventions, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address: MUNN & CO., New York, 361 Broadway.

Ripans Tabules relieve nausea.